

# DEUX ARMÉES DE BRIC ET DE BROC

**L'Armée rouge et l'armée polonaise naissent toutes deux en 1918. L'une, malgré l'appoint de dizaines de milliers d'ex-officiers tsaristes, est une armée révolutionnaire d'un type nouveau ; l'autre amalgame les traditions des armées prussienne, autrichienne, française et russe ! Bricolage doctrinal, misère matérielle et moral élevé les caractérisent l'une et l'autre. Par Jean Lopez et Yacha MacLasha**

**L**a guerre soviéto-polonaise ne ressemble pas à la phase finale de la Première Guerre mondiale. Celle-ci avait été remarquable par la densité du feu et des troupes, la variété et la modernité des matériels aériens et terrestres. C'était une guerre de riches menée par des armées quasiment professionnalisées et dépositaires d'anciennes traditions. Rien de tel à l'Est en 1919-1920, où une guerre de pauvres se joue entre deux appareils militaires nouveaux, l'Armée rouge et l'armée polonaise. Sur des territoires vingt fois plus vastes que le Nord et l'Est de la France, des armées cinq à six fois plus réduites se livrent à d'amples mouvements. Pour elles, percer n'est jamais un problème. À des avances rapides dans la profondeur succèdent des retraites encore plus rapides. Le soutien de la population, et donc la propagande, sont des éléments à part entière de l'affrontement.

## Les officiers du tsar dans l'Armée rouge

L'Armée rouge, créée en février 1918 par Trotski (voir encadré p. 42) pour gagner la guerre civile et conçue comme l'instrument du pouvoir bolchevique, manque cruellement de cadres. Malgré sa répugnance initiale, elle doit réembaucher d'anciens officiers du tsar, les flanquant alors de commissaires politiques qui les surveillent. Cette nécessité d'avoir à l'œil ceux qu'on appelle les *voenspetsy*, les « spécialistes militaires », mais aussi la peur du **bonapartisme** expliquent l'organigramme compliqué du système militaire rouge. Par l'entremise des *voenspetsy*, qui occupent la plupart des hauts commandements, survit la vieille tradition militaire russe. « Environ 100 000 anciens officiers sont passés dans les rangs de l'Armée rouge durant la guerre civile, précise Andrey Ganin, historien militaire à l'Institut d'études slaves de l'Académie des sciences de Russie. Pendant la guerre soviéto-polonaise, ils auront en face d'eux plus de 6 200 de leurs anciens compagnons d'armes, des officiers polonais qui avaient servi dans l'armée russe et qui représentaient plus du quart de l'encadrement de l'armée de Pitsudski ».

L'Armée rouge n'a pas, en dépit des apparences, une large supériorité numérique. Andrey Ganin précise : « Au 1<sup>er</sup> janvier 1920, l'Armée rouge comptait trois millions d'hommes au front et à l'arrière, et elle grossira jusqu'à cinq millions à la fin de l'année. À la mi-mai 1920, seuls 514 000 de ces hommes sont réellement des combattants. Quand Pitsudski attaque en Ukraine, les troupes des deux Fronts qui lui font face totalisent moins de 125 000 baïonnettes et de 35 000 sabres, avec 934 canons. Au 1<sup>er</sup> août 1920, les effectifs de première ligne atteindront 136 000 hommes pour le Front de l'Ouest et 148 000 sur le Front du Sud-Ouest. Un avantage important de l'Armée rouge est son homogénéité sociale, qui

lui valait bien son appellation d'armée des ouvriers et des paysans : 77% de paysans, 15% d'ouvriers. »

La motivation des soldats paysans constitue cependant un problème. Les désertions se comptent en effet par dizaines voire par centaines de milliers chaque année. La persuasion par le discours politique ne suffisant pas toujours, Trotski, le commissaire du peuple à la guerre, réintroduit la discipline la plus rude. Pour être sûr qu'une offensive prévue se déclenche réellement, il faut bien

Le coup d'état de **Bonaparte** le 18 brumaire an VIII a été médité par Marx et Lénine qui y voient tous deux un type de dérapage historique fréquent : la confiscation d'une révolution par un chef militaire issu de ses rangs. Toukhatchevski sera soupçonné d'aspirer à devenir Bonaparte et l'accusation sera aussi portée, plus tard, contre le maréchal Joukov.

**Tchéka** est l'acronyme russe de « Commission extraordinaire panrusse pour la répression de la contre-révolution et du sabotage ». Fondée le 20 décembre 1917, cette police politique du régime bolchevique est dirigée par un Polonais, Félix Dzerjinski. Elle prendra en 1922 le nom de Guépéou.



souvent injecter dans les unités des ouvriers communistes, acheminer du pain, des bottes, quelques trains blindés et... des détachements de la Tchéka.

La nouvelle armée polonaise est créée un an après l'Armée rouge, en février 1919 – la conscription est introduite en mars – à partir d'unités venues des différentes armées dans lesquelles ont servi des Polonais. À sa naissance, elle compte 110 000 hommes. Pilsudski s'appuie d'abord sur ses fidèles, ses anciens légionnaires de l'armée austro-hongroise, qui vont former les trois premières divisions d'infanterie. C'est parmi eux qu'il va trouver ses trois plus proches collaborateurs : le lieutenant-colonel Edward Smigly-Rydz, le colonel Wladyslaw Sikorski et le général Kazimierz Sosnkowski (voir encadré p. 43). La deuxième vague de recrutement est constituée par les régiments de l'ancienne armée impériale allemande levés dans la région de Posen (Poznan). Ils apportent avec eux la tradition prussienne : discipline, organisation, autonomie du commandement. En avril 1919, les 50 000 hommes de l'« Armée bleue » – couleur de ses uniformes –, commandée par Jozef Haller, arrivent de France, entièrement équipés et instruits à la française. On y trouve même une compagnie de Polonais de la Légion étrangère. En juin, la division Zeligowski, du nom de son commandant, quitte les

Russes blancs auprès desquels elle combattait : elle arrive à Varsovie avec armes, uniformes et tradition russes. Enfin, on n'oubliera pas les 25 000 hommes et officiers de l'ancienne armée austro-hongroise, venus eux aussi avec leurs particularités. À ce tableau hétéroclite s'ajoutent des Polonais de la diaspora, surtout Américains et Canadiens, ainsi que des unités de partisans levées dans les zones frontalières brûlantes : Silésie, Lituanie, Galicie.

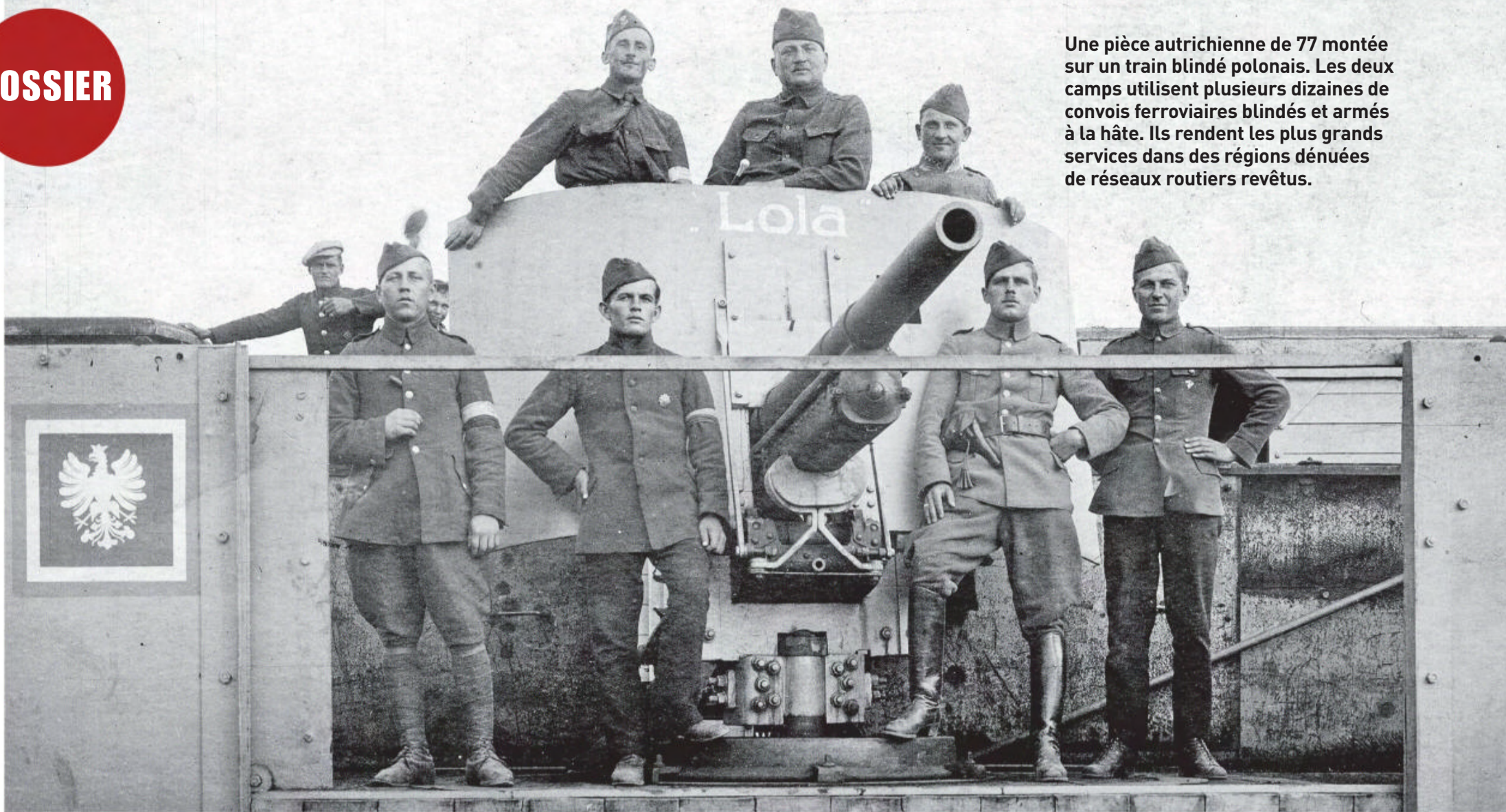
Cet ensemble hétéroclite a besoin d'organisation et de matériel. À la première contribue une mission militaire

### **L'armée polonaise est un corps hétéroclite, composé d'unités venues des différentes armées où ont servi des Polonais.**

française forte de 1 500 officiers – parmi lesquels le commandant Charles de Gaulle – dirigée par le général Henrys. Arrivée à Varsovie en avril 1919, elle impose en juillet ses manuels et procédures. « Cette mission a été importante, juge Mariusz Wolos. Elle a homogénéisé l'armée polonaise en plaçant ses officiers au niveau régimentaire, aussi bien dans les états-majors qu'en première ligne. » L'effort d'organisation procède néanmoins des Polonais eux-mêmes. Le général Sosnkowski en est la tête pensante.



En juillet 1920, munis de faux, les paysans polonais se portent volontaires pour l'armée. Malgré la domination de la grande propriété foncière, la paysannerie polonaise se révèle imperméable au message bolchevique de partage des terres. Ce qui n'empêche pas Pilsudski de favoriser la réforme agraire.



Une pièce autrichienne de 77 montée sur un train blindé polonais. Les deux camps utilisent plusieurs dizaines de convois ferroviaires blindés et armés à la hâte. Ils rendent les plus grands services dans des régions dénuées de réseaux routiers revêtus.

Trouver des armes est plus compliqué. L'« Armée bleue » apporte avec elle du matériel français moderne : canons de 75, obusiers de 155mm, mortiers Brandt, mitrailleuses Hotchkiss, fusils-mitrailleurs Chauchat et un régiment de 70 chars Renault FT. Pour le reste c'est un bazar hétéroclite : obusiers de 77mm allemands et surtout autrichiens, canons de montagne italiens, mitrailleuses Maxim russes capturées, fusils Mauser allemands, Mannlicher autrichiens, Lee-Enfield britanniques... Le matériel, sans parler des uniformes, n'est pas assez abondant pour équiper aux normes de la Première Guerre mondiale les 15 divisions disponibles en 1920. Si les trois ou quatre meilleures approchent les 10 000 hommes, 250 mitrailleuses et 70 tubes d'artillerie, le reste n'a pas le tiers de ces moyens. Les camions sont quasiment inconnus et seuls les états-majors de haut niveau sont équipés en télégraphie sans fil. Une centaine d'automitrailleuses (Ford et bricolages locaux) et une douzaine de **trains blindés** ajoutent un peu de mobilité. À l'été 1920, le total des forces militaires atteint 740 000 hommes.

Le **train blindé** est une arme omniprésente dans la guerre civile russe et, un peu moins, dans le conflit soviéto-polonais. Un modèle courant place la locomotive entre deux wagons blindés hérissés de mitrailleuses, des wagons plats portant quelques pièces d'artillerie et un wagon équipé pour réparer les voies. L'équipage comprend de 100 à 200 hommes.

BRIDGEMAN - IWM - GETTY IMAGES

« Le problème le plus important, estime Mariusz Wolos, était celui des munitions. La Pologne n'avait pas de capacités de production. L'aide hongroise, acheminée à travers la Roumanie, a été cruciale. C'est un fait peu connu. Une partie importante de l'armée polonaise était en effet équipée de canons, mortiers et fusils de l'armée austro-hongroise. Les Hongrois avaient conservé les usines qui produisaient les munitions nécessaires et ils en ont livré de grandes quantités. Sans cette aide, il est établi aujourd'hui que l'armée polonaise serait restée à sec en juillet 1920, c'est-à-dire au moment décisif de la guerre. Il ne faut pas oublier qu'à Budapest, qui a connu la république des conseils en 1919, la guerre russo-polonaise était aussi vue comme une guerre pour l'indépendance de la Hongrie. Mention spéciale à l'escadrille de volontaires américains qui portait le nom de Tadeusz Kosciuszko. Leur apport dans la reconnaissance aérienne a été d'une valeur inestimable. » Parmi ces casse-cous, signalons le colonel Cedric E. Fauntleroy, ancien de l'escadrille Rickenbacker, et le capitaine Merian C. Cooper, futur coréalisateur et producteur du film *King Kong* (1933). Les trois quarts des pilotes des dix escadrilles opérationnelles sont néanmoins polonais. Les appareils sont surtout des Albatros D.III allemands et quelques Ansaldo A.1 Balilla italiens.

## → Trotski, le Vojd de l'Armée rouge

Si le **Vojd** (en russe, leader, chef suprême) du parti bolchevique est Lénine, le **Vojd** de l'armée du parti s'appelle Trotski. Lev Davidovitch Trotski (1879-1940) était perçu aussi bien en Russie que dans le monde comme le deuxième **Vojd**, (après Lénine), de la révolution bolchevique. « *En dehors du parti bolchevique, l'Armée rouge est la seule force organisée dans le pays* », déclare Zinoviev au printemps 1922, pendant un congrès du parti. « *Je voudrais souligner que le camarade Trotski a amené beaucoup d'éléments positifs dans l'appareil militaire central* », avoue Toukhatchevski dans une lettre adressée à Vorochilov en 1927, à un moment où le nom de Trotski était déjà devenu l'équivalent de Judas. Si l'Armée rouge, en effet, est une force organisée, c'est au seul Trotski qu'elle le doit. Elle sort victorieuse de la guerre civile grâce à son **Vojd**, qui s'est montré très pragmatique en choisissant de s'appuyer sur le savoir-faire des officiers tsaristes. Après la guerre et surtout après la mort de Lénine en 1924, Trotski participe à la lutte pour le pouvoir qui éclate entre les dirigeants soviétiques. Il perd la partie face à un Staline plus manœuvrier. Il est exilé à l'étranger en 1927 et demeure activement engagé dans des activités politiques, dénonçant inlassablement Staline, son principal adversaire. Sur ordre de son rival, il est assassiné en 1940 au Mexique par un agent des services spéciaux soviétiques. ■

## Les plus grosses cavaleries du monde

L'Armée rouge, en revanche, peut s'appuyer sur les stocks de l'ancienne armée russe. « Néanmoins, explique Andrey Ganin, cela ne suffit pas. Dans des conditions de pénuries extrêmes en tous genres, les bolcheviks parviennent à relancer en partie la production des grands arsenaux, notamment celui de Toula. En 1919, on produit ainsi 460 055 fusils, 77560 revolvers et plus de 340 millions de cartouches, 6 256 mitrailleuses et 366 canons de tous types avec 185 000 obus, et même 258 avions. L'année suivante, la production d'obus est décuplée. Le premier char soviétique, copié sur un Renault FT pris aux Blancs, ne sera fabriqué qu'en novembre 1920, trop tard pour la guerre contre la Pologne. »

Une caractéristique partagée par l'Armée rouge et



Quelques Renault FT du 1<sup>er</sup> régiment de chars polonais. Ramenés de France par la formation du général Haller, ces machines se révèleront extrêmement utiles, malgré leur petit nombre.

Une patrouille de femmes soldats polonaises. Beaucoup photographiées dans des postures combattantes, les milliers de volontaires varsoviennes sont en réalité cantonnées aux tâches traditionnelles, corps médical et transmissions.

l'armée polonaise est qu'elles disposent des deux plus grosses cavaleries du monde. Si, numériquement, les forces ne sont pas trop inégales, elles sont structurées de manières différentes. À la différence des Polonais, détaille Andrey Ganin, « chaque division d'infanterie rouge disposait de huit escadrons de cavalerie, soit entre 200 et 600 sabres. Par ailleurs ont été levées en 1919 des divisions de cavalerie à trois brigades de deux régiments chacune, et quatre escadrons par régiment. En moyenne, la division de cavalerie pouvait avoir jusqu'à 4500 sabres avec 200 mitrailleuses, 12 canons et un détachement aérien. » L'originalité de la cavalerie rouge tient à la création de formations plus grosses que la division, dont deux participent à la guerre contre la Pologne, le 3<sup>e</sup> corps et la 1<sup>re</sup> armée. Le 3<sup>e</sup> corps, affecté au Front de l'Ouest, est commandé par un chef remarquable, Gaya Gai – de son vrai nom Hayk Bzhishkyan (1887-1937), Arménien né en Perse. Il est fort de deux divisions de cavalerie d'environ 8000 chevaux au total et de l'équivalent d'un régiment d'infanterie dont une partie est montée sur *tatchankas*, des charrettes équipées d'une mitrailleuse lourde. La 1<sup>re</sup> armée de cavalerie, appelée Konarmiya (voir G&H n° 37, p. 46), est également une formation mobile interarmes, mais deux fois plus grosse. Elle est attachée au Front du Sud-Ouest. C'est un instrument d'exploitation dans la profondeur, sans équivalent au monde. Sa capacité à s'infiltrer en fait aussi un outil de désagrégation du front adverse. Elle comprend quatre divisions de cavalerie, 16500 sabreurs – qui combattent aussi à pied –, 45000 montures (deux chevaux de remonte pour un animal combattant), 78 canons, 464 mitrailleuses, des autos blindées, 1600 fantassins portés, 7 trains blindés et quelques avions. Si la Konarmiya a été impliquée dans des pogroms et des pillages, sévèrement réprimés, elle n'est en rien la horde sauvage décrite par ses adversaires, mais une force disciplinée, bien tenue en mains par son commandant en chef, Semion Boudienny.

La cavalerie polonaise est plus traditionnelle. Disciplinée, de belle allure, formée à l'allemande et à

l'autrichienne, elle éclaire, renseigne, exploite et charge volontiers. Les cavaliers portent la lance – souvent sortie des stocks français de 1870 – et une carabine courte. Ils combattent très peu à pied, à la différence des cavaliers rouges. Il leur manque la puissance de feu de la Konarmiya. En 1920, la cavalerie polonaise s'organise en sept brigades, chacune composée de trois régiments et d'un groupe d'artillerie de 8 à 12 pièces légères. Chaque régiment consiste

**« Sans l'aide militaire hongroise, qui a été cruciale, il est certain que l'armée polonaise serait restée à sec en juillet 1920. »**

en quatre escadrons de 150 lanciers chacun, un escadron de 8 mitrailleuses montées sur charrette et un escadron technique (état-major, estafettes). Les trois divisions qui apparaissent dans l'ordre de bataille ne sont pas permanentes, et résultent de l'addition de deux ou trois brigades placées sous un petit état-major. L'ensemble de la cavalerie pèse, en incluant les réserves, environ 20000 hommes, moins de 80 pièces d'artillerie et de 180 mitrailleuses. ■

## → Sosnkowski, le Carnot polonais

Dans son ouvrage *White Eagle, Red Star* (Pimlico, 2003), l'historien Norman Davies dresse ce portrait du ministre de la Guerre adjoint de Pilsudski, Kazimierz Sosnkowski (1885-1969) : « Bien qu'il n'ait que 34 ans, il a déjà à son actif la création de plusieurs armées. En 1908, encore étudiant à Lwow, il fonde de sa propre initiative la ZWC, Union pour la lutte active, première formation paramilitaire nationaliste. En 1914, il est chef d'état-major des Légions de Pilsudski. En 1917, il succède à ce dernier à la tête du département de la guerre du Conseil de régence [un gouvernement monarchique croupion institué par les Allemands, NDLR] et fonde la Wehrmacht polonaise. En 1918, après un passage à la prison de Spandau, il rejoint Pilsudski (...) qui l'appelle sa « conscience » et son « ange gardien ». Il est pourvu du tact politique et des aptitudes sociales qui manquent à son chef. En 1919, c'est lui qui s'emploie à concilier l'intérêt exclusif de Pilsudski pour les questions militaires avec les institutions démocratiques de la nouvelle République. (...) Sa performance, comparable à celles de Trotski ou de Carnot, n'a que rarement été reconnue en dehors de la Pologne. » ■

# LE MIRACLE SUR LA VISTULE

## JUILLET-AOÛT 1920

L'Armée rouge a vendu trop tôt la peau de l'ours polonais. Elle a commis d'incroyables erreurs et payé à la fois un manque de coordination des forces et une indiscipline de nature politique. Ce qui n'enlève rien aux mérites des Polonais, qui ont su parfaitement exploiter leur chance.

Par Jean Lopez et Yacha MacLasha

**C**omprendre la bataille qui se joue en août 1920 sous Varsovie demande un détour par la géographie. Le front le long duquel s'alignent les deux armées s'étire sur plus de 1000 km, de la frontière lettone à Odessa, sur la mer Noire. Sur cet espace immense, bien peu de routes revêtues. Si le rail est le seul moyen de transport fiable, nombre de gares et de ponts ont été détruits par cinq années de guerre. Trois secteurs sont presque inaccessibles aux armées. Au nord, les confins des pays baltes et de la Prusse, boisés, encombrés de lacs et de marais ; au sud, les montagnes des Carpates ; au centre, l'immense marais du Pripet (ou Pripiat). Résultat, l'Armée rouge ne peut emprunter que deux couloirs d'invasion vers l'ouest. L'un est au nord : Smolensk-Vilnius-Grodno-Varsovie ; l'autre au sud : Kiev-Jitomir-Rowne-Lublin. Deux armées empruntant chacune un de ces corridors marcheraient séparées par le marais du Pripet durant 300 km. Celle du nord aurait ses deux flancs appuyés, d'une part, à la Lituanie et à la Prusse allemande – deux territoires où les bolcheviks n'ont pas, dans un premier temps, l'intention de pénétrer – d'autre part sur le marais du Pripet. Celle du sud avancerait protégée à gauche par la mer puis les montagnes, à droite par le marais.

Un grave problème surgit dès que celui-ci est dépassé : les deux armées doivent étirer leur ailes intérieures de façon à retrouver une liaison entre elles. Si l'une avance plus que l'autre, elle offre son flanc à une contre-attaque.

Synchroniser les mouvements des deux Fronts est donc le problème majeur de l'Armée rouge en cas d'attaque de la Pologne. Beaucoup va dépendre des moyens de commandement, de communication et de contrôle dont dispose le commandant en chef, Sergueï Kamenev. Lors des débats au congrès du Parti d'avril 1922, Toukhatchevski s'écriera : « *Faute d'un bon responsable des communications militaires, nous avons perdu 50% de la campagne contre les Polonais !* » En revanche, l'armée polonaise dispose de deux atouts lui permettant de savoir où est son ennemi et, en partie, ce qu'il compte faire. Le ciel appartient en effet aux Polonais. Rien ne s'oppose au survol des formations rouges par des appareils d'observation. En quelques heures, l'état-major peut savoir où se trouvent les pointes ennemies et détecter leurs changements de direction. Les Polonais peuvent aussi compter sur leur remarquable capacité à écouter les communications de leur adversaire (voir p. 50). En juillet 1920, ils cassent le code utilisé par les deux Fronts rouges et connaissent leurs intentions.

### Des effectifs limités et dispersés

Les deux pinces rouges ont à peu près la même puissance. « *Au 1<sup>er</sup> août 1920, énumère Andrey Ganin, le Front de l'Ouest avait 558 000 hommes, celui du Sud-Ouest, 511 000. Les effectifs combattants étaient nettement inférieurs : environ 136 000 soldats chez Toukhatchevski et 148 000 chez Egorov.* » Toukhatchevski commande à quatre armées – les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> –, ainsi qu'au groupe de forces de Mozyr, qui doit assurer la liaison avec Egorov. Ce dernier a trois armées d'infanterie (12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup>) et deux armées de cavalerie (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup>). « *Mais, fait observer Andrey Ganin, Egorov a dû laisser la 13<sup>e</sup> armée et la 2<sup>e</sup> de cavalerie pour bloquer le général blanc Wrangel, en Crimée. Si bien que, face aux Polonais, il ne dispose, en réalité, que de 64 000 combattants.* » Avec environ 200 000 soldats au total, les Polonais ne sont pas plus forts. Ils ont deux armées au sud, face à Egorov (3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>, plus les forces ukrainiennes), trois au nord (1<sup>re</sup>, 4<sup>e</sup> et armée de réserve) face à Toukhatchevski, et une 5<sup>e</sup> armée en formation à l'arrière.

Dans le plan de Kamenev, le Front de l'Ouest tient le rôle principal dans la conquête de la Pologne. À la fois parce qu'il se trouve sur la route directe de Varsovie, qu'il a toute confiance dans les capacités de Toukhatchevski et que le gros des forces ennemies se tient, pense-t-il, en Ukraine. Le Front du Sud-Ouest reçoit pour sa part plusieurs missions : surveiller Wrangel en Crimée, dissuader les Roumains de marcher sur Odessa et fixer le maximum de forces polonaises au sud, loin de Toukhatchevski. Celui-ci prend son commandement le 29 avril 1920. En mai, il attaque son adversaire pour soulager Egorov agressé en Ukraine (voir p. 39). Sans réussite. Le mois de

### → Toukhatchevski, le génie de la révolution

**Né en 1893 dans une famille de noblesse désargentée, Mikhaïl Toukhatchevski fait ses études au premier corps des cadets de l'impératrice Catherine puis à l'académie d'infanterie de Moscou, dont il sort major. Lieutenant en 1914, il est capturé par les Allemands aux lacs Mazures. Après deux ans et demi de captivité – durant laquelle il rencontre Charles de Gaulle au fort d'Ingolstadt – il s'évade et revient dans une Russie en pleine révolution. En janvier 1918, dès qu'est créée l'Armée rouge, il propose ses services. Son ascension est fulgurante. Après avoir, en avril, adhéré au parti bolchevique, il commande une armée dans l'Oural en juin contre la légion tchécoslovaque, une autre en janvier 1919 contre Denikine, une troisième en Sibérie, en avril, contre l'amiral blanc Koltchak. À chaque fois, il remporte des victoires retentissantes. En février 1920, il reçoit le commandement du Front du Caucase et détruit l'armée de Denikine. Après son échec devant Varsovie, il devient un des patrons de l'Armée rouge. Chef de l'État-Major général de 1925 à 1928 puis, à partir de 1931, responsable des armements, il gagne son étoile de maréchal en 1935. C'est lui qui obtient de Staline des investissements fabuleux pour motoriser et mécaniser l'Armée rouge, lui qui pousse à l'élaboration des doctrines de la bataille en profondeur puis de l'opération dans la profondeur. Visionnaire, il s'intéresse au radar, invente l'arme aéroportée. Il entre au Politburo en 1935. Il est la première victime de la purge de l'Armée rouge en juin 1937. Après une parodie de procès, Staline le fait fusiller avec son cercle proche. Trop brillant, trop entouré, Toukhatchevski lui semblait désigné par les ennemis de l'URSS pour devenir un Bonaparte. ■**



Un assaut des Rouges contre une tranchée polonaise. L'image est tirée d'un film, *La Bataille de Varsovie, 1920 (1920 Bitwa Warszawska)*, réalisé par Jerzy Hoffman et sorti en 2011 sur les écrans. Les moyens sont colossaux pour le premier film en 3D de l'histoire du cinéma polonais. L'armée a apporté son concours, sortant vieux chars FT et casques Adrian de ses réserves.

juin se passe à réorganiser les forces en vue de l'offensive générale et à obtenir la liaison avec le Front du Sud-Ouest, ce qui se réalise avec l'occupation de la ville de Mozyr, le 29 juin. Toukhatchevski crée un « groupe de Mozyr » et lui assigne la mission très importante d'empêcher qu'un trou apparaisse entre les deux Fronts. Mais il n'attribue que 6 500 combattants à cette charnière.

L'offensive débute dans la nuit du 5 au 6 juillet 1920. Au centre du dispositif, la 16<sup>e</sup> armée et le « groupe de Mozyr », forts de 30 000 fantassins et 1 500 cavaliers, lancent une attaque frontale vers Minsk. La Bérézina est franchie par surprise et, à un contre trois, les Polonais reculent vers la ville, où les Soviétiques entrent sur leurs talons le 11 juillet. Mais l'essentiel se passe sur l'aile droite du Front, où Toukhatchevski a massé ses 4<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> armées, totalisant 51 000 fantassins et 9 000 cavaliers, face à 35 000 Polonais. L'élément rapide est constitué par les 6 000 chevaux du 3<sup>e</sup> corps de cavalerie de Gaï, attaché à la 4<sup>e</sup> armée, à l'extrême droite. En utilisant la neutralité bienveillante de

## → L'indiscipline systémique de l'Armée rouge

**Il est de tradition d'opposer, au sein de l'Armée rouge, les « soldats professionnels » et les membres politiques des conseils militaires improprement appelés commissaires. Aux premiers la compétence, aux seconds la surveillance, d'où une tendance presque naturelle à l'opposition des deux autorités. Un examen des nombreuses querelles qui ont émaillé la guerre civile russe montre à l'oeuvre un autre schéma. En réalité, au sein de chaque Front, les chefs militaires et leurs « commissaires » politiques sont souvent unis à la fois contre les conseils militaires des autres Fronts et contre les ordres venus de Moscou. Chacun défend sa paroisse ! C'est encore plus vrai quand le membre politique s'appelle Joseph Staline, le bolchevik de plus haut rang présent aux armées, et qui possède le privilège de s'adresser directement à Lénine. En 1918 à Tsaritsyne comme en 1920 devant Lwow, Staline a fait clan avec les chefs militaires du Front (Egorov, Boudienny). Il a eu tendance à obéir à ses propres analyses et intérêts locaux - par exemple obtenir renforts et munitions - plutôt qu'à l'autorité centrale de l'Armée rouge. Le Front du Sud avait été chargé de prendre Lwow avec la Konarmiya. Staline a refusé d'abandonner l'objectif - qui pouvait lui valoir prestige et considération dans le Parti - et la Konarmiya, la plus puissante formation de l'Armée rouge. Sans doute pour avoir sa part de victoire, il a traîné les pieds au point qu'il a été rappelé à Moscou et blâmé par Lénine. ■**

la Lituanie, ces deux formations longent la frontière et débordent les Polonais. S'offre alors la possibilité de se rabattre sur leurs arrières pour les encercler et les détruire. Le 12 juillet, après la chute de Minsk, les forces polonaises doivent battre en retraite pour éviter l'encerclement.

### L'Armée rouge prend Brest-Litovsk

Toukhatchevski ordonne alors la poursuite générale afin d'empêcher son adversaire de se retrancher derrière le Niémen. Gaï est le plus rapide. Le 16 juillet, ses cavaliers prennent Grodno, malgré les chars FT, et franchissent le Niémen. Les Polonais, qui entendaient résister sur la ligne Niémen-Szczara, doivent encore reculer vers l'ouest en couvrant la direction de Varsovie. S'il a avancé de 400 km, Toukhatchevski n'a pas atteint son objectif : les armées polonaises se sont soustraites à l'encerclement et, malgré leurs pertes, demeurent capables de combattre. Le commandant rouge continue la poursuite : le 1<sup>er</sup> août, la 16<sup>e</sup> armée s'empare de Brest-Litovsk et la 3<sup>e</sup> armée de Bialystok. Varsovie est droit devant, à 180 km. Lénine commence à croire que la révolution européenne est en route sur les baïonnettes de Toukhatchevski. Une semaine auparavant, il a créé un Comité révolutionnaire polonais, bientôt installé en terre polonaise, à Brest-Litovsk, et mené par Julian Marchlewski et Felix Dzerjinski. Ces deux bolcheviks polonais, rejoints par Trotski, l'ont mis en garde : il n'est pas certain du tout que les ouvriers et les paysans polonais accueillent l'Armée rouge avec des fleurs.

C'est même l'inverse. L'annonce de la chute de Brest-Litovsk provoque un choc à Varsovie, et un début de panique. Comment les Rouges ont-ils pu faire 600 km en seulement 26 jours ? Les ambassades sont évacuées, le journal londonien *New Statesman* peut titrer : « *L'armée polonaise semble avoir cessé d'exister en tant que force cohérente.* » Il n'en est rien, et Piłsudski ne perd pas son sang-froid. Un appel aux volontaires permet de lever 165 000 hommes de plus. Les lignes logistiques polonaises se raccourcissent chaque jour tandis que celles de Toukhatchevski

ne cessent de s'allonger. En reculant vers le cœur du pays, l'armée se reprend. La division de fer du général Zeligowski, sur la rivière Narew, et celle de Sikorski, sur le Boug, parviennent à bloquer Toukhatchevski une semaine – avant de déguerpir –, ce qui donne le temps d'élever des défenses autour de Varsovie. Surtout, au moment où les Polonais se ressaisissent, les Russes se désunissent.

La prise de Brest-Litovsk a levé l'obstacle du Pripet. Les deux Fronts peuvent et doivent maintenant collaborer. Or, d'une part, Sergueï Kamenev s'y prend mal, d'autre part le Front du Sud-Ouest est beaucoup plus ralenti que prévu. Car les ordres de Kamenev sont contradictoires. Le 22 juillet, il a donné au seul Toukhatchevski l'ordre fatidique de prendre Varsovie. Le lendemain, il a enjoint Egorov d'aller prendre Lwow, ce qui oblige le Front du Sud-Ouest à s'écarter de la route de Lublin et de Varsovie. Le 3 août, il se ravise, lorsqu'il comprend que prendre Varsovie va demander la coopération des deux Fronts. Il informe donc Egorov que sa 12<sup>e</sup> armée et la Konarmiya doivent être transférées sous le commandement de Toukhatchevski. Cependant, il ne donne pas à ce dernier les moyens de

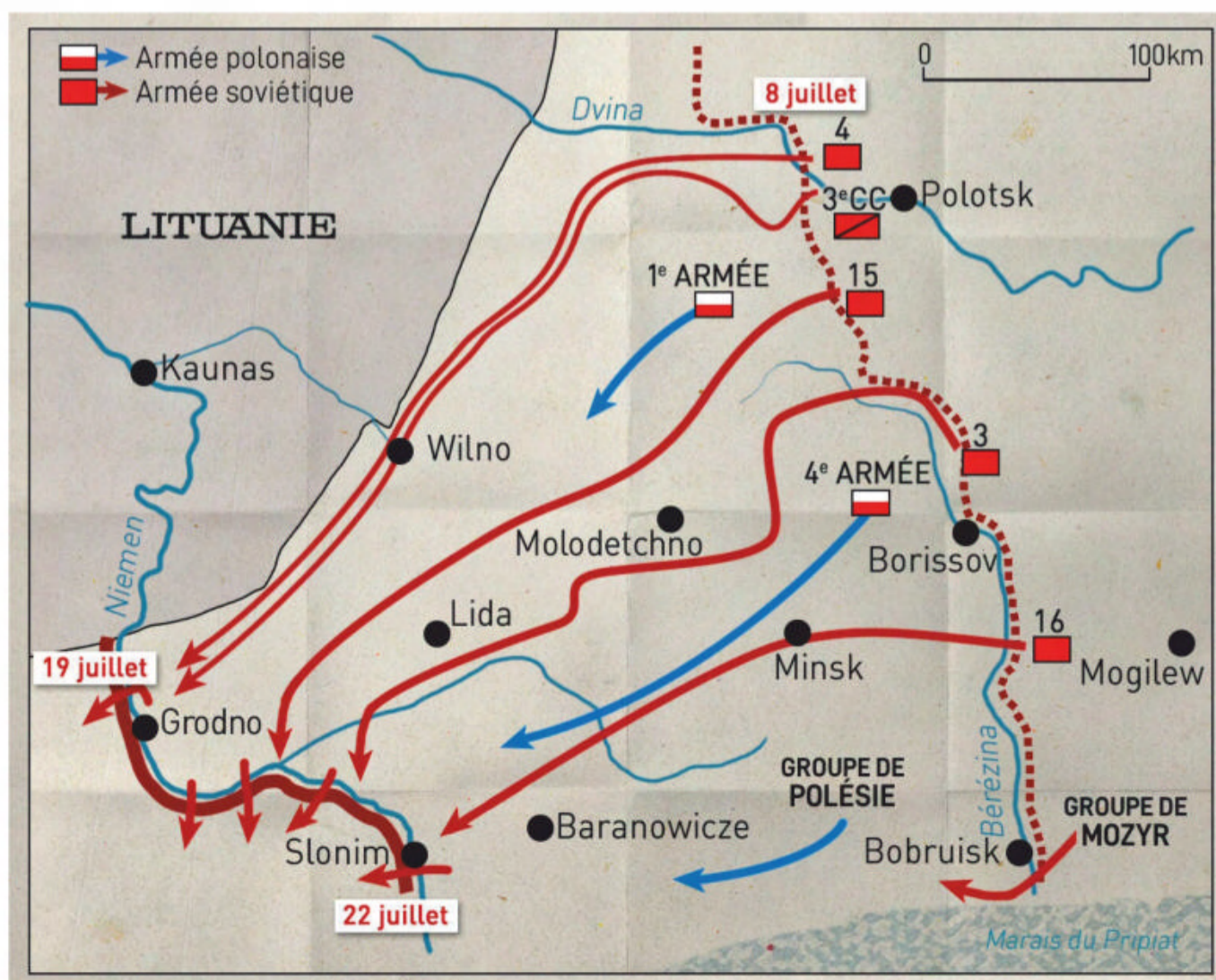
### Kamenev donne des ordres contradictoires, Egorov s'empêtre dans la défense de Lwow et Toukhatchevski se montre imprudent.

contrôler ces forces. Egorov, de son côté, s'est empêtré dans la bataille pour Lwow. Les 3<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> armées polonaises se sont en effet regroupées autour de la ville et, bien ravitaillées, tiennent en respect les forces exténuées du Front du Sud-Ouest. La Konarmiya, notamment, se casse les dents contre des défenses resserrées – tranchées et barbelés – dont elle n'a pas l'habitude. Egorov ne se presse pas de céder la moitié de ses forces parce que, croit-il faussement, il a le gros de l'armée ennemie devant lui. Toukhatchevski commet également une erreur. Il sacrifie la sécurité de son mouvement à sa vitesse : il n'attend pas d'avoir réellement pris le contrôle des forces d'Egorov pour se lancer en avant. Et il est persuadé que

**Lwow** (en polonais) est la capitale de la région de Galicie orientale et le siège de l'église uniata. Elle a été polonaise durant plus de 4 siècles, autrichienne (Lemberg) durant 150 ans, puis intégrée sous le nom de Lviv dans la république soviétique d'Ukraine de 1939 à 1941 et après 1945. Elle est aujourd'hui la septième ville d'Ukraine par sa population, ukrainienne à 90%. En 1920, elle comptait une majorité d'habitants se disant Polonais, un tiers de juifs et 10 à 15% d'Ukrainiens..

### LA GRANDE CHEVAUCHÉE...

Voici la carte des opérations en Biélorussie, en juin et juillet 1920. Toukhatchevski est à la baguette en tant que commandant du Front de l'Ouest. Il a massé sur son aile droite deux de ses armées, plus le 3<sup>e</sup> corps de cavalerie de Gaï. Fonçant le long de la frontière lituanienne, ces trois formations devaient encercler les Polonais ou, du moins, les précéder sur les coupures de façon à empêcher la stabilisation du front. Les Polonais se sont dérobés avec difficulté.





Tourné pour le 90<sup>e</sup> anniversaire de la bataille sur la Vistule, le film vaut surtout pour la reconstitution des armées de l'époque, réellement réussie. En revanche, le scénario ne fait pas dans la dentelle...

...Tout n'est pas faux dans ce tableau. Mais les enrôlements de volontaires, y compris des femmes, n'ont en réalité joué qu'un rôle insignifiant. C'est l'armée montée à la hâte en 1918-1919 qui, surmontant ses défaites en Biélorussie et en Ukraine, a su opérer un redressement, rare dans l'histoire militaire.



...les bolcheviks sont des monstres assoiffés de sang menés par des commissaires politiques fanatisés ; la société polonaise est montrée comme unanime dans son patriotisme défensif, serrée derrière ses prêtres et son chef, le maréchal Pilsudski, joué par la star du cinéma polonais, Daniel Olbrychski, qui fut l'acteur fétiche d'Andrzej Wajda...



### ...DE L'ARMÉE ROUGE

Sur cette carte, l'on voit l'ensemble de la manœuvre soviétique, Toukhatchevski au nord, qui fonce vers le corridor de Dantzig, Egorov au sud, qui doit s'emparer de Lwow puis fonder sur Cracovie. Les deux poussées rouges, séparées longtemps par les marais du Pripiet, débouchent dans la plaine polonaise sans avoir réellement de liaison entre elles.

les Polonais vont défendre leur capitale sur la Vistule alors qu'en réalité, ils vont se maintenir à l'est du fleuve, sur la rivière Wieprz. Il pense donc ne rien risquer en pressant le gros de ses forces de tourner Varsovie par le nord, sans égard pour leur flanc gauche. Ce faisant, il offre une occasion en or à Piłsudski, qui ne va pas la manquer.

### Piłsudski prend tous les risques

Quand, renseigné par l'observation aérienne, Piłsudski comprend la manœuvre d'enveloppement large de Toukhatchevski, il réorganise son ordre de bataille, en prenant tous les risques. Il crée un groupe Nord, commandé par Haller, avec les 5<sup>e</sup> et 1<sup>re</sup> armées regroupées autour de la forteresse de Modlin : il leur transfère trois divisions du groupe Sud. À lui d'empêcher Toukhatchevski de se rabattre vers le sud. Un groupe de Varsovie doit tenir la ville coûte que coûte. Un groupe Centre, dont il prend le commandement direct, s'installe en embuscade sur la rivière Wieprz. Enfin, le groupe Sud, commandé par Iwaszkiewicz, doit lâcher des forces pour les trois autres, tout en fixant le plus longtemps possible la Konarmiya devant Lwow. L'état-major polonais calcule que l'aile droite de Toukhatchevski aura passé la Vistule et dégarni son flanc vers la mi-août. Le 17, Piłsudski donnera l'estocade en enfonçant l'épée du groupe Centre dans le flanc offert du Front de l'Ouest. « *Ce plan, c'était l'idée de Piłsudski, analyse Norman Davies. En avançant ainsi vers l'ouest, flanc au vent, Toukhatchevski s'est offert aux coups. Ce schéma de contre-offensive n'a rien d'extraordinaire : c'est le B.A.BA pour n'importe quel tacticien. Un détail est souvent ignoré : Toukhatchevski n'a jamais vraiment essayé de capturer Varsovie de vive force. C'était pour lui juste une halte avant d'aller se battre en Allemagne. Sur ses cinq armées, il en a envoyé trois, les meilleures, bien au-delà de la capitale polonaise. Elles sont allées jusqu'à Torun, en espérant entrer à Berlin deux jours plus tard. Toukhatchevski pensait que les habitants de Varsovie allaient accueillir ses troupes avec des fleurs et que deux armées seraient largement suffisantes pour ça. Il s'est auto-intoxiqué.* »

Toukhatchevski allait-il entrer en Allemagne et pousser vers l'ouest ? Pour Andrey Ganin, « *Toukhatchevski n'avait pas la moindre chance. Il n'avait tout simplement pas assez de forces pour battre les Polonais : alors aller à Berlin, vous pensez...* » Mariusz Wolos imagine un autre scénario. « *La profonde détresse économique de la Russie aurait vite démontré à Lénine les limites de son aventure. Il aurait peut-être proposé aux Allemands un partage de la Pologne, au moins pour obtenir un répit. Pour autant, Moscou n'aurait*

*jamais renoncé à soviétiser l'Allemagne le moment venu. En 1923, quand le parti communiste allemand gagna des élections régionales, les Soviétiques exercèrent une forte pression sur la Pologne pour qu'elle laisse transiter des troupes rouges. Côté allemand, au sein de la république de Weimar, nombreux étaient ceux qui n'acceptaient pas l'existence de la Pologne : un nouveau partage n'aurait pas été pour leur déplaire, sur la base d'un retour à l'ancienne frontière de 1914 avec l'Empire russe.* »

La suite a des allures de drame antique : tout concourt à mener l'intrigue vers une fin inexorable. Au nord de Varsovie, le groupe Haller tient bon autour de Modlin et contre-attaque même, tandis que le 3<sup>e</sup> corps de cavalerie de Gaï va se perdre sur la route de Torun, suivi par

## Lénine choisit d'abandonner une partie de la Biélorussie et de l'Ukraine pour permettre à la future URSS de reprendre son souffle.

la 4<sup>e</sup> armée. Au centre, les 3<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> armées s'empêchent dans les défenses de Varsovie, où les combats sont très violents. Aspirée vers la capitale, la 16<sup>e</sup> armée laisse le faible groupe de Mozyr tout seul sur son flanc sud. Le 17 août, Piłsudski déclenche la contre-offensive. Cinq divisions massées sur la Wieprz passent la rivière, piétinent le groupe de Mozyr et balayent les arrières des 16<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> armées. Quand Toukhatchevski voit le piège, il rappelle en hâte Gaï et la 4<sup>e</sup> armée vers l'est. Trop tard : les forces de Piłsudski ont déjà franchi la Narew et atteint la frontière de la Prusse-Orientale. Gaï et la 4<sup>e</sup> armée sont isolés.

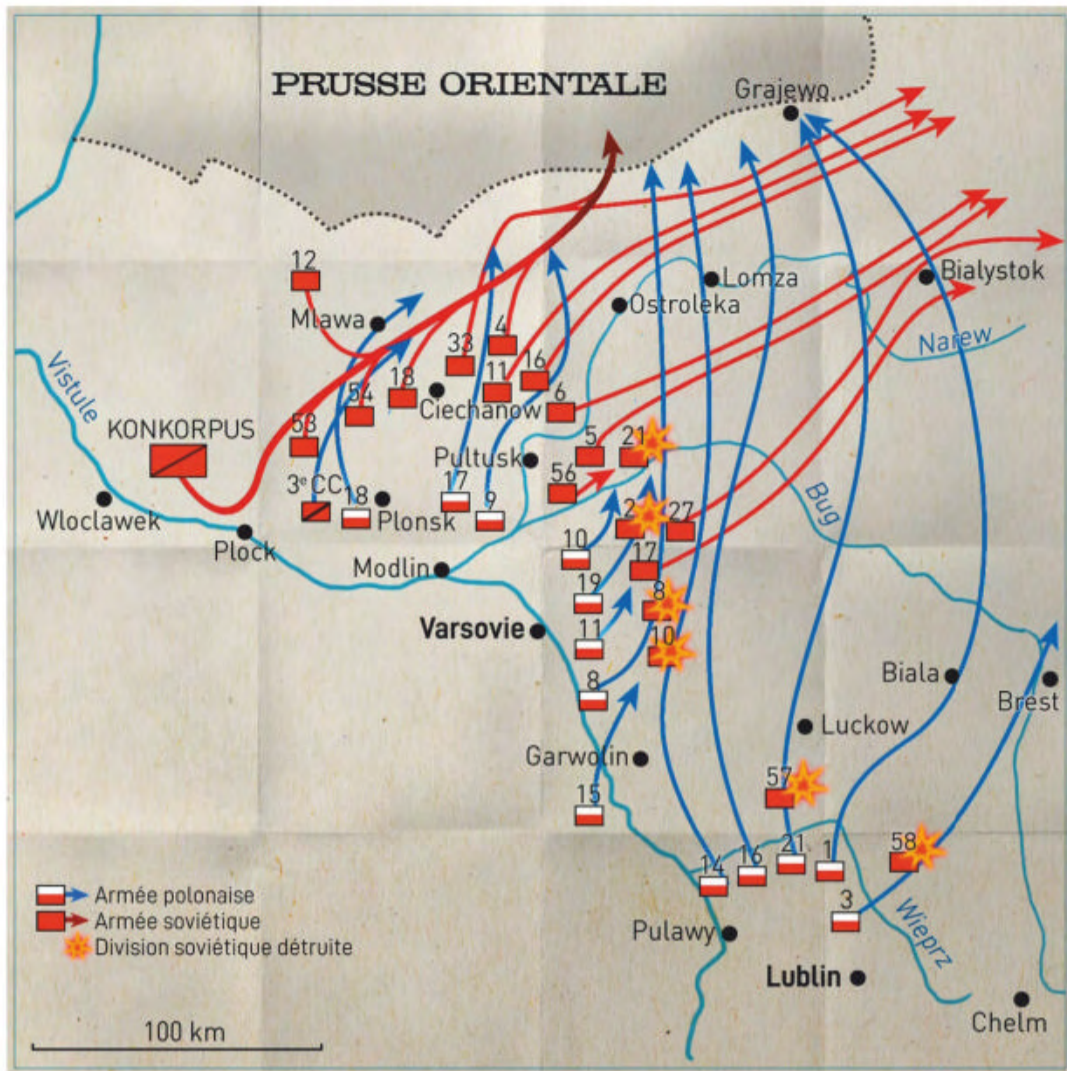
C'est un désastre pour le Front de l'Ouest. Le 3<sup>e</sup> corps de cavalerie et la 4<sup>e</sup> armée sont contraints de passer en territoire allemand, où ils sont désarmés et internés. Les trois autres armées et le groupe de Mozyr sont aux trois-quarts détruits. Bilan : 25 000 tués, 30 000 internés, 50 000 prisonniers. Malgré plusieurs contre-attaques, Toukhatchevski ne parvient pas à stabiliser le front. Le 16 octobre 1920, quand entre en vigueur un cessez-le-feu préalable aux pourparlers de paix, les Polonais ont repris Vilnius, Brest-Litovsk et Minsk. Un traité est péniblement signé à Riga, le

**Les lanciers polonais de 1920 reprennent une vieille tradition, avec quelques mitrailleuses et pièces d'artillerie légère en plus. Ils ont affronté deux formidables formations de cavalerie, le 3<sup>e</sup> corps et la Konarmiya.**



## → Qu'a donc fait la mission Weygand ?

**La mission franco-britannique dirigée, pour la partie française, par le général de division Weygand, ancien bras droit de Foch, et l'ambassadeur Jusserand, arrive à Varsovie le 26 juillet 1920, quand l'armée polonaise est en pleine retraite. Les instructions données par les gouvernements sont vagues : « Juger, conseiller, renseigner ». Les Anglais voudraient que Weygand prenne le commandement de l'armée polonaise. Cris d'orfraie de Piłsudski. Finalement, le Français sera « conseiller du chef d'État-Major général ». Weygand est-il le père du plan de contre-attaque ? Pour Marek Kornat, de l'Institut d'histoire de l'Académie polonaise des sciences, « ce plan trouve son origine dans la pensée militaire polonaise du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est le général Pradzynski qui a développé l'idée d'une manœuvre sur le flanc gauche de l'armée russe lorsqu'il a étudié la guerre de 1831. La discussion sur la paternité du plan est en réalité secondaire. Piłsudski était le commandant en chef et cette manœuvre a été son choix et exécutée sous sa responsabilité. La mission Weygand a eu avant tout un rôle moral. Elle a assuré le haut commandement et l'opinion publique que la Pologne n'était pas seule. Que Weygand ait eu un rôle décisif dans la bataille est une histoire apparue après la victoire. C'est un mythe qui a survécu longtemps, surtout en France. ■**



## LA PAIX DE RIGA

La ligne Curzon, surtout son tracé A, favori des Alliés, dessinait une Pologne ethniquement homogène. Mais Pilsudski et la classe politique polonaise refusent de renoncer à leurs conquêtes orientales, Wilno, la Polésie et Lwow, où vivent de fortes minorités biélorusses, ukrainiennes et juives. Ils ont obéi à des raisons historiques (ces régions ont été longtemps polonaises), économiques (le bassin pétrolier galicien) et stratégiques (repousser la Russie loin de Varsovie).



## L'ESTOCADÉ

Tandis qu'Egorov et la Konarmiya livrent combat pour Lwow, Toukhatchevski commet l'erreur fatale : son aile gauche est fixée devant Varsovie, son aile droite va se perdre au nord-ouest de la Vistule. Pilsudski a opéré (flèches bleues sur la carte p. 47) un regroupement spectaculaire, dont cinq divisions sur la rivière Wieprz. Elles n'affrontent que deux divisions du groupe de Mozyr qui, battues, les laissent aller couper la retraite du gros des forces rouges.

18 mars 1921. Les Polonais évacuent Minsk mais gardent Wilno et Lwow. Lénine a choisi d'abandonner une partie de la Biélorussie et de l'Ukraine pour permettre à la future Union soviétique de reprendre son souffle.

La république polonaise est sauvée, mais se retrouve, dans les territoires gagnés à l'est, avec 9 millions de non-Polonais, Ukrainiens, Biélorusses et Juifs. Le prix de cet appétit multinational sera payé en 1939. Les bolcheviks vont débattre longtemps sur la responsabilité de la défaite. Toukhatchevski va faire porter le chapeau à Egorov et Boudienny qui auraient ignoré ses ordres de marcher vers Varsovie. Ceux-ci rétorqueront qu'on ne désengage pas en 48 heures une armée qui combat et que la Konarmiya ne pouvait parcourir 300 km vers le nord avant que le

désastre soit consommé. Boudienny fera aussi valoir qu'il a lancé le 19 août une attaque désespérée pour soulager Toukhatchevski, qui a failli entraîner la destruction de la Konarmiya à Zamosc. Il n'empêche que tous deux ont ignoré les ordres, symptôme d'une indiscipline systémique dans l'Armée rouge (voir encadré p. 45). Lors de la IX<sup>e</sup> conférence du Parti, Trotski incriminera directement Staline. « J'étais sceptique sur l'état de l'armée polonaise (...) J'ai eu à ce sujet des conversations avec le camarade Staline. Je lui ai dit que nous ne devons pas être rassurés par les rapports affirmant que les forces de l'armée polonaise étaient brisées, parce que les forces de l'armée polonaise n'étaient pas brisées, parce que nous avons trop peu de prisonniers, trop peu de matériel capturé, par rapport à nos succès. Le camarade Staline a répondu : "Non, vous vous trompez. Nous avons moins de prisonniers que ce à quoi nous nous attendions, certes, mais les soldats polonais ont peur de se rendre, ils se dispersent à travers les forêts. La désertion en Pologne revêt le caractère d'un énorme phénomène qui corrompt le pays, et c'est la principale raison de nos victoires." Le camarade Staline a joué un mauvais tour au Comité central et à moi-même. (...) Il s'est trompé et cette erreur a été déterminante pour induire en erreur la politique du Comité central. » ■



## → Lénine et Staline : échanges euphoriques

Lénine à Staline, 23 juillet 1920

« La situation au sein du Komintern est splendide. Zinoviev, Boukharine et moi-même pensons que la révolution en Italie doit être stimulée immédiatement. (...) À cette fin, la Hongrie devrait être soviétisée, peut-être aussi la Tchéquie et la Roumanie. »

Réponse de Staline, 24 juillet 1920

« Maintenant que la Pologne est vaincue et l'Armée rouge potable (...), ce serait un péché de ne pas encourager la révolution en Italie. Nous sommes déjà entrés dans la phase de lutte directe contre l'Entente. (...) En bref, il faut lever l'ancre et prendre la route avant que l'impérialisme soit lui-même passé à l'offensive. » ■